

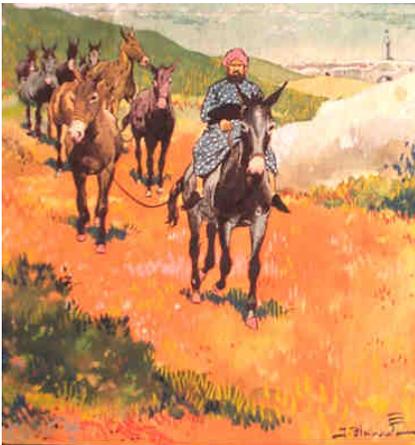
ALI BABA ET LES QUARANTE VOLEURS

Dans une ville de Perse, aux confins du royaume de votre Majesté, dit Schéhérazade à Schabriar, il y avait deux frères, dont l'un se nommait Cassim et l'autre Ali Baba.

Comme leur père ne leur avait laissé que peu de biens et qu'il les avait partagés également, on peut penser que leur fortune devait être égale : le hasard fit tout autrement.

Cassim épousa une femme qui, peu de temps après leur mariage hérita d'une boutique bien garnie, d'un magasin rempli de bonnes marchandises, et de terres qui le mirent tout à coup à son aise et le rendirent un des marchands les plus riches de la ville.

Ali Baba, au contraire, qui avait épousé une femme aussi pauvre que lui, était logé fort pauvrement, et n'avait d'autre moyen, pour gagner sa vie pour lui et ses enfants, que d'aller couper du bois dans une forêt voisine puis de le vendre à la ville, chargé sur ses trois ânes qui étaient tout ce qu'il possédait.



Ali Baba était un jour dans la forêt, et il avait fini de couper assez de bois pour faire la charge de ses ânes, lorsqu'il aperçut une grosse poussière qui s'élevait en l'air et qui avançait droit de son côté. En regardant attentivement, il distingua une troupe nombreuse de gens à cheval qui venait d'un bon train.

On ne parlait pas de voleurs dans le pays mais néanmoins, Ali Baba pensa que ces cavaliers pouvaient en être. Sans penser à ce que deviendraient ses ânes, il songea à sauver sa personne.

Il grimpa dans un gros arbre, dont les branches, à peu de hauteur, se séparaient en formant un petit espace par lequel il pouvait regarder sans être vu. L'arbre était situé à côté d'un rocher isolé de tous côtés et impossible à escalader.

Les cavaliers, grands et puissants, tous armés, arrivèrent près du rocher, où ils mirent pied à terre ; et Ali Baba, qui en compta quarante, en voyant leur mine et leur équipement, sut qu'il ne se trompait pas et qu'il s'agissait bien de voleurs.

Chaque cavalier débrida son cheval, l'attacha, lui passa au cou un sac plein d'orge, qu'il avait apporté sur la croupe, et ils se chargèrent chacun d'une valise attachée au cheval. Les valises semblaient lourdes à porter.

Un des voleurs, qui semblait être le chef, chargé de sa valise comme les autres s'approcha du rocher, tout près du gros arbre dans lequel se dissimulait Ali Baba. Il prononça distinctement ces mots : « Sésame, ouvre-toi. » Dès que ces paroles furent prononcées, une porte s'ouvrit ; et, après avoir fait passer tous ses gens devant lui, et qu'ils furent tous entrés, il entra aussi, et la porte se referma.

Les voleurs demeurèrent longtemps dans le rocher ; et Ali Baba, qui craignait que l'un d'entre eux sorte s'il quittait son poste d'observation, fut contraint de rester dans l'arbre et de prendre patience.

La porte se rouvrit enfin ; les quarante voleurs sortirent, en premier le chef qui regarda défiler devant lui tous ses compagnons avant de dire : « Sésame referme-toi. » Chacun retourna à son cheval, et remonta dessus après avoir replacé la valise. Le capitaine se mit en tête et tous repartirent par où ils étaient venus.

Ali Baba les suivit longtemps du regard : « Ils peuvent avoir oublié quelque chose et revenir pensa-t-il. » Puis, il se demanda si les paroles prononcées par le chef auraient le même effet si c'était lui qui les disait.

Il descendit de son arbre, aperçut la porte, se posta devant elle et dit : « Sésame, ouvre-toi. » et instantanément la porte s'ouvrit toute grande.

Ali Baba s'attendait à voir un lieu sombre et fut surpris de se trouver dans un endroit bien éclairé car on avait creusé une voûte qui recevait la lumière du jour par une ouverture pratiquée au sommet.

Il vit de nombreuses provisions pour se nourrir, des marchandises de grand prix empilées, des étoffes de soie et de brocart, des tapis de grande valeur, et surtout de grandes bourses de cuir posées les unes sur les autres et remplies de pièces d'or et d'argent.

Ali Baba n'hésita pas sur ce qu'il devait faire : il entra un peu plus dans la grotte et dès qu'il fut entré, la porte se referma ; mais cela ne l'inquiéta pas, il savait comment la faire ouvrir.

Il s'intéressa aux pièces d'or et en enleva un peu de chaque sac. Il en retira une quantité suffisante pour charger ses trois ânes. Il rassembla ses ânes qui s'étaient dispersés, les chargea des pièces d'or qu'il dissimula avec des morceaux de bois posés par-dessus.

Quand il eut terminé, il se plaça devant la porte et prononça : « Sésame, referme-toi. », et aussitôt la porte se referma.

Cela fait, Ali Baba reprit le chemin de la ville. En arrivant chez lui, il fit entrer ses ânes dans une petite cour dont il referma la porte promptement. Il déchargea le peu de bois qui couvrait les sacs qu'il posa devant sa femme assise sur un sofa.

Sa femme palpa les sacs et comprit qu'ils étaient remplis de pièces de monnaie. Elle soupçonna son mari de les avoir volées et lui demanda : « Ali Baba seriez-vous capable de faire une aussi mauvaise action ? »

Il l'interrompit : « Non, ma femme, ne vous alarmez pas. Cet argent que j'apporte était déjà volé. Si j'ai volé, ce sont des voleurs que j'ai volés. » Et Ali Baba raconta son aventure à sa femme en lui demandant de garder tout cela secret.

Puis, il vida les sacs et fit un gros tas de pièces d'or et sa femme commença à les compter. Ali Baba lui dit : « Quand aurez-vous fini de compter ? Laissez cela ; je vais l'enterrer dans le jardin » Sa femme remise de ses émotions, s'arrêta et lui dit : « Attendez, je vais aller chez votre frère emprunter une petite mesure et ainsi, nous irons plus vite. Pendant ce temps, creusez une fosse dans laquelle nous enfouirons le trésor. »

« Faites ce qu'il vous plaira, ma femme, répondit Ali Baba, mais souvenez-vous de bien garder le secret. »

La femme d'Ali Baba se rend chez Cassim qui demeurait tout près. Cassim était absent alors elle fit sa demande à sa femme.

« Très volontiers dit la belle sœur ; attendez-moi un moment, je vais vous la chercher. »

Comme elle connaissait la pauvreté d'Ali Baba, elle se demanda quelle sorte de graines il voulait mesurer, et pour satisfaire sa curiosité elle appliqua adroitement un peu de suif sous la mesure. Puis elle retourna auprès de la femme d'Ali Baba pour la lui donner.

Revenue chez elle, la femme d'Ali Baba plongea la mesure dans le tas de pièces afin de la remplir autant de fois que nécessaire. Quand elle eut achevé, elle fut très contente du nombre de mesures qu'elle avait trouvé. Puis, Ali Baba emporta l'or afin de l'enterrer dans la fosse qu'il avait achevé de creuser pendant que sa femme s'en allait rendre la mesure à la femme de Cassim.

Dès qu'elle fut seule, la femme de Cassim retourna la mesure pour regarder ce qui s'y était collé.

Quelle ne fut sa surprise en voyant une pièce d'or ! Aussitôt l'envie s'empara de son cœur.

« Quoi ! se dit-elle, Ali Baba a de l'or par mesure ! Et où le misérable a-t-il pris cet or ? »

Elle était impatiente de mettre Cassim au courant, mais il se trouvait dans sa boutique et ne rentrerait que tard le soir.

A son arrivée, elle lui dit : « Cassim, vous croyez être riche ; vous vous trompez : Ali Baba l'est infiniment plus que vous, il ne compte pas son or, il le mesure. »

Cassim aurait pu être heureux pour son frère de le savoir riche ; au lieu de cela, il ressentit une vive jalousie et passa presque toute la nuit sans dormir. Le lendemain, il se rendit chez Ali Baba avant le lever du soleil.

« Ali Baba dit-il en l'abordant, vous êtes bien discret sur vos affaires ; vous faites le pauvre et vous mesurez l'or !

– Mon frère expliquez-vous, demanda Ali Baba.

– Ne faites pas l'ignorant, répondit Cassim et regardez ce qui était attaché à la mesure que votre femme est venue emprunter hier à la mienne. Combien en avez-vous comme celle-la ? »

Ali Baba raconta alors à Cassim l'histoire qui lui était arrivée et lui offrit de partager le secret.

« J'y compte bien, répondit Cassim et j'exige aussi de connaître le lieu du trésor et comment je pourrai y entrer, sinon je vous dénonce à la justice qui fera reprendre ce que vous avez déjà emporté. »

Ali Baba expliqua alors à Cassim comment il pouvait se rendre à la grotte des voleurs et y pénétrer. Cassim n'en demandait pas davantage et résolut de s'emparer pour lui seul du trésor dès le lendemain.

Le lendemain, il partit avant la pointe du jour, avec dix mulets chargés de grands coffres, qu'il voulait remplir. En suivant les indications d'Ali Baba, il arriva devant le rocher. Il chercha la porte, la trouva, prononça les paroles « Sésame, ouvre-toi. ». Il entra dans la grotte, la porte se referma.

Cassim regarda, admiratif, tous les objets précieux qui se trouvaient là. Il se dépêcha de prendre des sacs pour aller les mettre dans les coffres que portaient les mulets. En arrivant devant la porte il ne se rendit pas compte tout de suite qu'il avait oublié le nom de la céréale qui permettait l'ouverture de la porte et dit : « Orge, ouvre-toi. » et fut bien étonné de ne pas voir la porte s'ouvrir. Il essaya avec d'autres grains, mais la porte demeurait fermée.

La peur s'empara de Cassim ; allait-il rester là et être découvert par les voleurs ?

Les voleurs revinrent vers midi à leur grotte. En arrivant près de la grotte, ils virent dix mulets à côté du rocher. En arrivant au galop, les voleurs effrayèrent les mulets qui s'enfuirent.

Les voleurs mirent pied à terre et inspectèrent le tour du rocher le sabre à la main à la recherche du propriétaire des mulets. Le chef se dirigea directement vers la porte, prononça les paroles. La porte s'ouvrit.

Cassim, qui avait entendu l'arrivée des chevaux, se tenait devant la porte, prêt à se jeter dehors dès qu'elle s'ouvrirait. Il fonça, renversa le chef, mais n'échappa pas aux autres voleurs qui lui ôtèrent la vie sur-le-champ.

Les voleurs entrèrent dans la grotte. Ils trouvèrent, à côté de la porte, les sacs préparés par Cassim et les remirent en place sans s'apercevoir que d'autres avaient été délestés par Ali Baba auparavant.



En tenant conseil sur cet événement, ils comprirent bien comment Cassim avait pu sortir de la grotte, mais pas comment il y était entré. Il était impossible d'escalader le rocher ; il fallait un mot de passe pour que la porte s'ouvre... mais cela ils étaient certains qu'il n'y avait qu'eux qui le connaissaient.

Pour dissuader les visiteurs indésirables, ils décidèrent de couper le corps de Cassim en quatre quartiers qu'ils disposeraient dans la grotte. Puis, après avoir bien refermé la grotte, ils remontèrent à cheval et allèrent sur les routes fréquentées par les caravanes pour les attaquer et exercer leur brigandage habituel.

La femme de Cassim, pendant ce temps, était de plus en plus inquiète. La nuit tombait et son mari n'était pas revenu. Elle alla chez Ali Baba et lui dit, tout alarmée : « Beau-frère, vous devez vous douter que Cassim est allé dans la forêt. Il n'est pas encore revenu et voilà la nuit ; je crains qu'un malheur ne lui soit arrivé. »

Ali Baba la rassura en disant que, pour plus de discrétion, il avait décidé sans doute de rentrer quand il ferait nuit noire et que tout le monde dormirait.

Rassurée, la femme retourna chez elle et attendit toute la nuit.

Au petit matin, tout en pleurs elle retourna chez Ali Baba pour le supplier de retrouver Cassim. Ali Baba se mit en route immédiatement avec ses trois ânes.

En arrivant près du rocher, il s'étonna de n'avoir pas rencontré son frère, ni les dix mulets et fut effrayé par les marques de sang près de la porte. Il prononça les paroles qui ouvrent la porte et il vit alors le triste spectacle du corps de son frère.

Il fit son devoir en rapportant le corps de son frère qu'il disposa sur ses ânes en le dissimulant sous des morceaux de bois. Il attendit la nuit pour rentrer à la ville.

Arrivé devant chez Cassim, il frappa à la porte. Ce fut Morgiane, leur esclave, qui vint ouvrir. Ali Baba avait confiance en elle ; elle avait toujours eu de bonnes idées pour sortir d'une situation difficile.

« Morgiane, dit-il, la première chose que je te demande, c'est de garder un grand secret. Voici le corps de ton maître dans ces paquets. Il s'agit de le faire enterrer comme s'il était mort de sa mort naturelle. Appelle ta maîtresse et écoute ce que je lui dirai. »

Morgiane avertit sa maîtresse et Ali Baba qui la suivait entra.

« Eh bien, beau-frère, demanda la belle sœur à Ali Baba avec impatience, quelle nouvelle apportez-vous de mon mari ? Je ne vois rien de gai sur votre visage.

– Belle-sœur, répondit Ali Baba, je ne puis rien vous dire avant que vous me promettiez de m'écouter du début jusqu'à la fin et de garder tout ceci secret pour votre bien et votre repos.

– Ah ! s'écria la belle sœur sans élever la voix, ce que vous dites me fait comprendre que mon mari n'est plus. Parlez, je vous écoute. »

Ali Baba raconta ce qui était arrivé à Cassim et qu'il fallait faire croire à tout le monde qu'il s'agissait d'une mort naturelle puis, il lui proposa comme c'était la coutume de la prendre pour épouse.

La femme de Cassim accepta les propositions d'Ali Baba. Ali Baba retourna chez lui.

Morgiane dès le lendemain sortit dans le voisinage pour aller chez l'apothicaire. Elle frappa à la boutique et demanda un remède pour une maladie des plus dangereuses.

« Ah ! dit-elle avec un grand soupir, c'est Cassim, mon bon maître ! On ne comprend rien à sa maladie ; il ne parle pas et ne veut rien manger. »

Avec ses paroles, elle emporta le remède que lui délivra l'apothicaire.

Le lendemain, la même Morgiane revint chez le même apothicaire et demanda, les larmes aux yeux, un remède que l'on avait l'habitude de faire prendre aux malades qui se trouvaient en fin de vie, sans grand espoir cependant de les sauver.

« Hélas ! dit-elle en prenant le remède demandé, je crains fort que celui-ci ne fasse pas plus d'effet que le précédent. Ah ! que je perds un bon maître ! »

Et comme toute la journée, on vit Ali Baba et sa femme faire plusieurs allées et venues chez Cassim, personne ne fut étonné, le soir, d'entendre les cris lamentables de sa femme et de Morgiane qui annonçaient la mort de Cassim.

Le jour suivant, au lever du jour, Morgiane qui savait trouver sur la place un homme, un savetier fort vieux, qui ouvrait chaque jour sa boutique le premier, longtemps avant les autres, sortit pour aller le trouver. Après lui avoir dit bonjour, elle lui mit une pièce d'or dans la main.

Baba Moustafa en voyant dans sa main une pièce d'or lui dit : « Belle somme ! De quoi s'agit-il ? Me voilà prêt pour bien faire.

– Baba Moustafa, lui dit Morgiane, prenez tout ce qu'il vous faut pour coudre et venez avec moi rapidement à condition que je vous bande les yeux en arrivant à un certain endroit.

– Oh ! oh ! voulez-vous me faire faire quelque chose contre ma conscience, contre mon honneur ? s'inquiéta Baba Moustafa.

– Non, lui répondit Morgiane en lui remettant une autre pièce dans la main, vous n'aurez rien à faire contre votre honneur. »

Baba Moustafa se laissa conduire et Morgiane après lui avoir bandé les yeux à l'endroit qu'elle souhaitait, le mena chez son maître et ne lui ôta le bandeau qu'une fois arrivé devant le mort.

Quand Baba Moustafa eut achevé son travail, Morgiane lui banda à nouveau les yeux et le raccompagna chez lui pour être sûre qu'il ne ferait pas demi-tour.

Revenue chez Ali Baba, elle fit alors chauffer de l'eau et Ali Baba qui rentrait fit la toilette de Cassim et le parfuma d'encens.

Puis, le menuisier apporta le cercueil mais Ali Baba voulut mettre lui-même Cassim dedans et clouer le couvercle.

Enfin, Cassim fut enseveli avec les cérémonies accoutumées.

Trois ou quatre jours après l'enterrement, Ali Baba transporta le peu de meubles qu'il possédait et son trésor dans la maison de la veuve de son frère.

Quant à la boutique de Cassim, Ali Baba la donna à son fils qui avait terminé son apprentissage.

Quand les quarante voleurs revinrent à leur retraite dans la forêt, ils furent plutôt étonnés de ne pas retrouver le corps en morceaux de Cassim. Et leur étonnement augmenta encore quand ils se rendirent compte que le contenu de leurs sacs d'or avait diminué.

« Nous sommes découverts et perdus, dit le chef, si nous n'y prenons pas garde. Il faut absolument trouver celui qui se sert dans nos réserves et lui faire subir le même sort qu'au premier. »

Tous furent d'accord avec leur capitaine et décidèrent de ne s'occuper de rien d'autre tant que ce problème n'était pas résolu.

Après réflexion, il fut décidé qu'un d'entre eux irait à la ville voisine, sans armes et en habit de voyageur et d'étranger et qu'il essaierait par tous les moyens de découvrir si on parlait d'un homme mort étrangement, qui il était et où il habitait. Le voleur devait revenir avec des renseignements utiles car autrement, il était convenu qu'il perdrait la vie.

Un des voleurs se porta volontaire et se déguisa de manière que personne ne puisse le prendre pour ce qu'il était. Il partit la nuit et n'entra dans la ville qu'au lever du jour. Il avança jusqu'à la place où il ne vit qu'une seule boutique ouverte : celle de Baba Moustafa.

Baba Moustafa était assis sur son siège, l'alêne à la main, prêt à travailler. Le voleur l'aborda en lui souhaitant le bonjour et lui dit :

« Bon homme, vous commencez à travailler bien tôt. Vous ne pouvez pas voir bien clair, âgé comme vous êtes alors que le jour est à peine levé.

– Qui que vous soyez, répondit Baba Moustafa, on voit que vous ne me connaissez pas. Si vieux que je suis, j'ai des yeux excellents et j'ai recousu, il n'y a pas longtemps, un mort dans un lieu où il ne faisait pas plus clair qu'ici.

Le voleur eut une grande joie de s'être adressé, en arrivant, à un homme qui, il en était sûr, lui donnait de lui-même l'information qu'il recherchait.

« Un mort ! » reprit-il avec étonnement. Et pour le faire parler, il ajouta : « Pourquoi coudre un mort ? Vous voulez sans doute dire que vous avez cousu le linceul dans lequel il a été enseveli.

– Non, non, reprit Baba Moustafa : je sais ce que je dis. Vous voudriez me faire parler, mais vous n'en saurez pas davantage. »

Le voleur n'avait pas besoin d'un éclaircissement plus ample pour être persuadé qu'il était déjà sur la piste de ce qu'il cherchait. Il tira une pièce d'or et la mit dans la main de Baba Moustafa.

« Je ne veux pas entrer dans votre secret, quoique je puisse vous assurer que je ne le répéterais pas si vous me le confiiez. La seule chose que je vous demande, c'est de me montrer le chemin pour aller à la maison où vous avez cousu ce mort.

– Quand bien même je voudrais vous satisfaire, je ne le pourrais pas, dit-il prêt à rendre la pièce d'or, pour la bonne raison qu'on m'a bandé les yeux à partir d'un certain endroit et que je me suis laissé conduire jusqu'à la maison.

– Au moins, répartit le voleur, vous devez vous souvenir à peu près du chemin que vous avez fait les yeux bandés. Venez, je vous prie, avec moi ; je vous banderai les yeux à l'endroit que vous m'indiquerez et nous marcherons ensemble par le même chemin, par les mêmes détours que vous vous rappellerez. Et comme toute peine mérite récompense, voici une autre pièce d'or. »

Les deux pièces d'or tentèrent Baba Moustafa ; il les regarda quelque temps dans sa main sans dire un mot, réfléchissant à ce qu'il devait faire.

Il tira enfin sa bourse de sa poche et mit les pièces dedans en disant : « Je ne puis vous assurer que je me souviens précisément du chemin qu'on m'a fait faire. Mais puisque vous le voulez, allons ; je ferai ce que je pourrai pour m'en souvenir. »

Baba Moustafa se leva à la grande satisfaction de voleur, et, sans fermer boutique, il mena le voleur jusqu'à l'endroit où on lui avait bandé les yeux. « C'est ici, dit-il. » Le voleur lui banda les yeux et marcha à côté de lui moitié en le conduisant, moitié en se laissant conduire par lui, jusqu'à ce qu'il s'arrêta.

« Il me semble, dit Baba Moustafa que je ne suis pas allé plus loin. » Et il se trouva réellement devant la maison de Cassim, où demeurait maintenant Ali Baba. Avant de lui ôter le mouchoir, le voleur fit promptement une marque sur la porte avec une craie blanche qui se trouvait là. Le voleur demanda à Baba Moustafa s'il savait qui habitait dans cette maison. Mais comme il n'était pas du quartier, il ne put le renseigner.

Le voleur comprit qu'il ne pourrait plus obtenir de renseignements avec le vieil homme, il le remercia et reprit le chemin de la forêt, persuadé qu'il serait bien reçu par ses compagnons.

Peu de temps après, Morgiane sortit de la maison d'Ali Baba pour quelque affaire ; et, en revenant, elle remarqua la marque que le voleur avait faite ; elle s'arrêta pour faire attention.

« Que signifie cette marque ? se dit-elle. Quelqu'un voudrait-il du mal à mon maître, ou l'a-t-on faite pour s'amuser ? »

Aussitôt, Morgiane ramassa la craie et, comme les deux ou trois portes au-dessus et au-dessous étaient semblables, elle les marqua au même endroit, et elle rentra dans la maison, sans dire ce qu'elle venait de faire à personne.

Le voleur pendant ce temps, qui continuait son chemin arriva à la forêt et rejoignit sa troupe de bonne heure. Il fut écouté avec un grand plaisir par tous. A la fin du compte rendu, le chef

déclara : « Camarades, nous n'avons pas de temps à perdre ; partons bien armés sans le faire voir. Nous entrerons dans la ville séparément, les uns après les autres pour ne pas donner de soupçons. Donnons-nous rendez-vous sur la grande place et j'irai avec notre camarade reconnaître la maison afin que décide de l'action qui conviendra le mieux. »

Ils partirent, par deux ou par trois et en marchant à une distance raisonnable les uns des autres, entrèrent dans la ville sans se faire remarquer. Comme prévu, le chef se fit conduire dans la rue d'Ali Baba et en passant devant une porte le conducteur lui dit que c'était là. Mais en continuant leur chemin, ils remarquèrent que plusieurs portes étaient marquées pareillement. Le conducteur ne savait plus laquelle il avait marquée.

Ils retournèrent sur la place, informèrent les autres qu'ils ne pouvaient rien faire et repartirent dans la forêt où il fut décidé de couper la tête au voleur qui avait manqué d'idée.

Un autre voleur se porta volontaire pour continuer les recherches. Comme le premier, il rencontra Baba Moustafa, se fit conduire à la porte d'Ali Baba qu'il marqua dans un endroit plus discret, en rouge pour que ce soit moins visible.

Comme le jour précédent, Morgiane vit la marque et en fit de pareilles aux portes voisines. Les voleurs revinrent comme ils l'avaient déjà fait mais se trouvèrent devant la même difficulté que la veille. Le voleur subit le même châtement que son camarade de la veille.

Le chef ayant perdu deux camarades décida qu'il devait agir lui-même car les autres voleurs ne se montreraient probablement pas plus malins que les deux premiers.

Comme ses compagnons, il se fit conduire par Baba Moustafa devant la maison d'Ali Baba. Il n'y fit aucune marque mais l'examina attentivement pour y repérer quelques détails et il passa et repassa plusieurs fois devant pour mémoriser le lieu.

Satisfait, le chef retourna à la forêt et dit à ses compagnons : « Camarades, rien maintenant ne peut nous empêcher de mener à bien notre projet. Je connais avec certitude la maison du coupable et j'ai songé en revenant au moyen de nous venger. Voici ce que j'ai imaginé. Quand il eut terminé, les voleurs approuvèrent le projet. Ils achetèrent dix-neuf mulets et trente-huit grands vases en cuir qui servaient à transporter l'huile.

Quand les mulets furent chargés des trente-sept voleurs, chacun caché dans une jarre, et d'une jarre pleine d'huile, le chef prit la route et les conduisit à la ville. Ils y arrivèrent une heure après le coucher du soleil comme c'était prévu. Le chef des voleurs alla directement à la maison d'Ali Baba.

Ali Baba, devant sa porte, prenait le frais après souper.

« Seigneur, dit le capitaine, j'amène l'huile que vous voyez de si loin, pour la vendre demain au marché et, à l'heure qu'il est, je ne sais où loger. Si cela ne vous dérange pas, faites-moi le plaisir de me recevoir chez vous pour y passer la nuit. »

Quoique Ali Baba ait vu dans la forêt celui qui lui parlait, et même entendu sa voix, comment aurait-il pu reconnaître le capitaine des voleurs déguisé en marchand d'huile ?

« Vous êtes le bienvenu, lui dit-il, entrez. » Et, en disant ces paroles, il lui fit place pour le laisser entrer avec ses mulets. Puis, il ordonna à Abdalla, son serviteur, de mettre les mulets à l'abri dans l'écurie quand le marchand les aurait déchargés et de leur donner du foin et de l'orge.

Il entra ensuite dans la cuisine pour demander à Morgiane de faire rapidement à souper à l'homme qui venait d'arriver et de lui préparer un lit dans une chambre.

Ali Baba tint compagnie au marchand pendant qu'il soupa. Après avoir terminé son repas, et qu'Ali Baba l'eut laissé, le chef des voleurs alla dans la cour sous prétexte de voir si rien ne manquait aux mulets.

Ali Baba pendant ce temps-là disait à Morgiane : « Je t'avertis que demain, je vais au bain avant le jour ; prends soin que mon linge de bain soit prêt et fais-moi un bouillon pour que je le prenne à mon retour. » Puis, il monta se coucher.

Le capitaine des voleurs donnait à ses hommes l'ordre de se tenir prêt. Il dit du premier vase au dernier : « Quand je jetterai de petites pierres de la chambre où l'on me loge, ne manquez pas de sortir rapidement du vase. Aussitôt, je serai avec vous. »

Cela fait, il revint et Morgiane prit la lumière pour le conduire jusqu'à sa chambre. Il éteignit la lumière et se coucha tout habillé pour être prêt à se lever rapidement.

Morgiane n'oublia pas les ordres d'Ali Baba et se mit à préparer son linge, puis elle s'occupa du bouillon. Alors qu'elle écumait le pot, la lampe s'éteignit. Il n'y avait plus d'huile dans la maison. Il ne restait pas de chandelle non plus.

Abdalla lui dit : « Te voilà bien embarrassée. Va dans la cour prendre un peu d'huile des vases qui s'y trouvent. »

Morgiane prit la cruche à huile et alla dans la cour. Comme elle s'approchait du vase le plus proche, elle entendit demander tout bas : « Est-il temps ? »

Tout autre que Morgiane, en entendant un homme, là où il devrait y avoir de l'huile, aurait fait un vacarme épouvantable. Mais Morgiane comprit tout de suite l'importance de ne pas crier, sentant le danger proche.

Elle dit : « Pas encore, mais bientôt. »

Elle s'approcha du vase suivant et elle fit la même réponse à la même demande et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle arrive au dernier dans lequel elle préleva l'huile pour remplir sa cruche.

Elle retourna à la cuisine, mit de l'huile dans la lampe et la ralluma. Puis, elle prit un grand chaudron, retourna dans la cour pour le remplir de l'huile du dernier vase. Elle le rapporta, le plaça sur le feu et mit dessous force de bois pour que l'huile chauffe le plus vite possible.

Quand l'huile fut enfin brûlante, elle sortit avec le chaudron et versa dans chaque vase assez d'huile pour ôter la vie des voleurs.

Puis tranquillement, elle revint dans la cuisine où elle termina de préparer le bouillon de son maître.

Après cela, elle éteignit le grand feu, la lampe et resta dans le noir, résolue à ne pas se coucher pour voir ce qui allait arriver en regardant par une fenêtre qui donnait sur la cour.

Il n'y avait pas encore un quart d'heure que Morgiane attendait quand le capitaine des voleurs se leva. Il regarda par la fenêtre de sa chambre et comme il n'aperçut aucune lumière et qu'un grand silence régnait dans toute la maison, il donna le signal en jetant des petites pierres comme il était convenu. Il entendit distinctement le bruit de chaque petite pierre qui atterrissait sur les vases. Il ne vit aucun mouvement qui pouvait indiquer que ses compagnons se préparaient à bouger.

Inquiet, il recommença à jeter des petites pierres une deuxième fois, puis une troisième. Les voleurs ne donnaient toujours pas le moindre signe de vie. Tout alarmé, le chef descendit le plus vite possible dans la cour, sans faire de bruit et s'approcha du premier vase. Il crut son compagnon endormi, mais une forte odeur de brûlé lui fit comprendre qu'il était mort. Il alla de vase en vase jusqu'à celui qui cachait son dernier compagnon et constata que tous étaient morts.

Désespéré d'avoir raté son projet, il se sauva en passant de jardin en jardin.

Morgiane n'entendant plus de bruit, se douta que le voleur avait préféré s'enfuir.

Satisfaite d'avoir si bien réussi à mettre la maison en sûreté, elle se coucha enfin et s'endormit.



Ali Baba, comme prévu, sortit avant le jour, accompagné d'Abdalla, sans rien savoir des événements de la nuit.

Lorsqu'il revint des bains et qu'il rentra chez lui, il fut surpris de voir encore les vases d'huile à leur place et se demanda pourquoi le marchand n'était pas allé au marché comme il l'avait dit la veille. Il en demanda la raison à Morgiane.

« Mon bon maître, lui dit-elle, vous apprendrez mieux ce que vous désirez savoir en allant voir par vous-même. Prenez la peine de venir avec moi. »

Ali Baba suivit Morgiane. Elle le mena au premier vase.

« Regardez dans le vase et voyez s'il y a de l'huile. »

Ali Baba regarda et en voyant un homme dedans, il sauta en arrière tout effrayé en poussant un grand cri.

« Ne craignez rien, lui dit Morgiane, l'homme que vous voyez ne vous fera pas de mal. Il n'est plus en vie.

– Morgiane, demanda Ali Baba, que veut dire ce que tu viens de me faire voir ? Explique-le moi.

– Je vous l'expliquerai, répondit-elle, mais modérez votre étonnement et n'éveillez pas la curiosité des voisins sur ce mystère qui doit rester secret. Voyez aussi les autres vases. »

Ali Baba regarda dans les autres vases et y vit chaque voleur mort. Dans le dernier, il vit de l'huile et remarqua que le niveau était bien bas. A la fin, comme si la parole lui était revenue, il demanda : « Et le marchand ? Qu'est-ce qu'il est devenu ? »

– Le marchand, répondit Morgiane, est aussi peu marchand que moi. Je vous dirai qui il est et ce qu'il est devenu. Mais vous apprendrez toute l'histoire plus commodément dans votre chambre, car il est temps, pour le bien de votre santé, que vous preniez le bouillon après être sorti du bain. »

Pendant qu'Ali Baba se rendait dans sa chambre, Morgiane alla à la cuisine chercher le bouillon et le lui apporta.

Ali Baba lui dit : « Commence à satisfaire mon impatience et raconte-moi cette histoire si étrange avec tous les détails. »

Morgiane pour lui obéir lui raconta tout ce qu'elle avait vu et tout ce qu'elle avait fait. En achevant son récit, Morgiane ajouta : « Voilà quelle est l'histoire et je suis convaincue que c'est la suite d'une observation que j'avais faite depuis deux ou trois jours, dont je n'avais pas cru devoir vous parler, et si vous joignez à cela l'histoire de votre frère, vous trouverez qu'il ne peut s'agir que des quarante voleurs de la forêt bien que je ne sache pas pourquoi la troupe est diminuée de deux. »

Ali Baba s'adressa à Morgiane pour lui dire : « Je ne mourrai pas avant de t'avoir récompensée comme tu le mérites car je te dois la vie. Et pour commencer, dès à présent, je te donne la liberté. Je suis comme toi, persuadé que ce sont les quarante voleurs qui voulaient s'en prendre à ma vie. Maintenant, il nous faut enterrer leur corps, dans le plus grand secret. C'est ce que je vais faire avec Abdalla. »

Le jardin d'Ali Baba était d'une grande longueur, terminé par de grands arbres. Sans plus attendre, il alla sous les arbres avec son esclave creuser une fosse, d'une longueur et d'une largeurs telles que l'on puisse y placer les trente-sept corps. Ali Baba fit cacher soigneusement les vases à huile et les armes des voleurs. Quant aux mulets, il les fit vendre à différents endroits du marché par son esclave.

Pendant qu'Ali Baba prenait toutes ces mesures de précaution, le chef des quarante voleurs était retourné dans la forêt, avec la rage au cœur et ne sachant pas comment faire pour se débarrasser d'Ali Baba. La solitude de la grotte lui parut affreuse. Il savait qu'il devait se débarrasser d'Ali Baba, mais ignorait comment. Il résolut d'agir seul.

Le lendemain, le capitaine des voleurs, éveillé de bon matin, mit un habit propre et alla à la ville où il prit un logement dans un khan. Il pensait que ce qui s'était passé chez Ali Baba était connu des autres habitants et demanda au concierge s'il y avait du nouveau dans la ville. A quoi le

concierge répondit par des tas d'histoires qui n'intéressaient pas le capitaine. Il comprit alors qu'Ali Baba avait gardé cette histoire secrète par crainte de la curiosité du voisinage et il comprit aussi qu'Ali Baba savait que c'était eux, les voleurs, qui étaient venus chez lui. Il se dit qu'il devait agir avec la plus grande prudence.

Il acheta un cheval dont il se servit pour transporter, dans son logement, plusieurs sortes de riches étoffes, en faisant, sans se faire remarquer, de nombreux voyages dans la forêt.

Puis, il acheta une boutique qu'il garnit avec les étoffes pour les vendre. La boutique d'en face était celle qui avait appartenu jadis à Cassim et qui depuis peu de temps était tenue par le fils d'Ali Baba.



Le capitaine des voleurs qui se faisait appeler Cogia Houssain, était allé, selon la coutume, se présenter aux autres marchands voisins. Comme le fils d'Ali Baba était jeune et qu'il ne manquait pas d'esprit, Cogia Houssain allait lui parler plus souvent qu'aux autres et fut bientôt son ami. Et il y alla encore plus souvent quand, trois ou quatre jours après son installation dans la boutique, il reconnut Ali Baba qui venait rendre visite à son fils.

Il apprit ainsi que son jeune voisin était le fils d'Ali Baba. Alors, il lui fit des cadeaux, il l'invita plusieurs fois à manger. Le fils d'Ali Baba voulait rendre la pareille à son voisin mais il était logé trop étroitement pour l'inviter. Aussi demanda-t-il à son père s'il acceptait de l'inviter chez lui.

Ali Baba accepta et convint avec son fils que le vendredi étant jour où les marchands fermaient boutique, il n'aurait qu'à dire à Cogia Houssain de venir souper chez lui ce soir-là.

Le vendredi, le fils d'Ali Baba fit une promenade avec Cogia Houssain et passant devant la maison d'Ali Baba, il dit : « C'est la maison de mon père, lequel serait heureux de vous recevoir et de faire votre connaissance. »

Cogia Houssain arrivait au but qu'il s'était fixé : entrer dans la maison d'Ali Baba. Il ne se fit pas prier pour y entrer.

Ali Baba reçut Cogia Houssain avec un visage souriant. Il le remercia des bontés qu'il avait pour son fils.

Cogia Houssain rendit à Ali Baba compliment pour compliment. Après un entretien de courte durée, Cogia Houssain voulut prendre congé mais Ali Baba l'arrêta : « Mais où voulez-vous aller ? Je vous prie de me faire l'honneur de souper avec moi. »

– Seigneur Ali Baba, reprit Cogia Houssain, je suis persuadé de votre bon cœur mais j'ai une raison importante pour ne pas rester souper.

– Et quelle est cette raison ? demanda Ali Baba.

– C'est que je ne mange aucun plat qui contienne du sel.

– Si ce n'est que cela, je puis vous dire qu'il n'y a pas de sel dans le pain que l'on mange chez moi.

– Quant aux plats qui vous seront servis, je vous promets qu'ils ne seront pas salés ; je vais en donner l'ordre immédiatement.

Morgiane qui était prête à servir ne put s'empêcher de montrer son mécontentement sur ce nouvel ordre. Elle dit à Ali Baba : « Qui est donc cet homme si difficile qui ne mange pas de sel ? Votre souper ne sera plus bon si je le sers plus tard.

– Ne te fâche pas, Morgiane, reprit Ali Baba. Cet un honnête homme. Fais ce que je te dis. »

Morgiane obéit mais à contre cœur. Elle eut la curiosité de connaître cet homme qui ne mangeait pas de sel. Quand elle eut achevé et qu'Abdalla eut préparé la table, elle l'aida à porter les plats. En regardant Cogia Houssain, elle le reconnut comme étant le chef des voleurs malgré son déguisement. Et en l'examinant de plus près, elle vit qu'il cachait un poignard sous son habit.

« Je ne m'étonne plus, se dit-elle, qu'il ne veuille pas manger de sel avec mon maître ; c'est son pire ennemi, il veut l'assassiner ; mais je l'en empêcherai. »

Quand Morgiane eut achevé de servir, elle prit le temps pendant que les hommes soupaient de faire les préparatifs nécessaires pour exécuter son idée. Elle venait de terminer quand Abdalla lui dit d'aller servir les fruits. Elle porta les fruits et posa près d'Ali Baba une petite table sur laquelle elle mit le vin avec trois tasses. En sortant, elle emmena Abdalla avec elle afin que les trois convives restent ensemble.

Alors le fameux Cogia Houssain crut que l'occasion pour ôter la vie à Ali Baba était arrivée. Je vais, se dit-il, enivrer le père et le fils pour pouvoir tranquillement poignarder Ali Baba, puis je me sauverai par le jardin comme je l'ai fait déjà l'autre fois, sans que la cuisinière et l'esclave me voient.

Au lieu de souper, Morgiane, qui se doutait des mauvaises intentions du voleur, ne lui donna pas le temps de mettre ses projets à exécution. Elle s'habilla d'un habit de danseuse très raffiné, se fit une coiffure convenable et mit une belle ceinture d'argent à laquelle elle accrocha un poignard et enfin, elle se mit un très beau masque sur le visage.

Ainsi déguisée, elle demanda à Abdalla de prendre son tambour pour aller avec elle divertir le maître et ses invités.

Abdalla prit donc son tambour et commença à jouer suivi par Morgiane.

« Entre, Morgiane, entre et montre-nous un de tes spectacles. »

Puis se tournant vers Cogia Houssain, il lui dit : « Ne croyez pas que je fasse des dépenses en vous donnant ce divertissement : c'est ma cuisinière qui nous l'offre. »

Cogia Houssain ne s'attendait pas à cela, mais il ne pouvait refuser sans froisser Ali Baba.

Alors Abdalla recommença à jouer et Morgiane se mit à danser de manière à se faire admirer.

Après avoir dansé plusieurs danses, elle tira le poignard de sa ceinture, et, le tenant à la main, elle en dansa une autre dans laquelle elle se surpassa, présentant le poignard et faisant mine de s'en frapper elle-même. Puis, quand elle fut hors d'haleine, elle prit le tambour des mains d'Abdalla et le présenta à Ali Baba, comme les danseurs professionnels, pour qu'il jette dedans quelques pièces d'or.



Ali Baba jeta une pièce d'or. Morgiane s'adressa ensuite à son fils qui en fit autant. Cogia Houssain chercha alors sa bourse pour trouver une pièce. A cet instant, Morgiane lui enfonça le poignard dans le cœur et lui ôta la vie.

Ali Baba et son fils, épouvantés par cette action, poussèrent un grand cri : « Ah ! malheureuse, s'écria Ali Baba, qu'as-tu fait ? Est-ce pour nous perdre moi et ma famille ? »

– Ce n'est pas pour vous perdre, répondit Morgiane : je l'ai fait au contraire pour vous sauver. »

Et, ouvrant la robe de Cogia Houssain et en montrant la poignard qu'il y avait caché, elle dit : « Voyez à quel ennemi vous aviez affaire et regardez bien son visage, vous y reconnaîtrez le faux marchand d'huile et le capitaine des quarante voleurs. Songez aussi qu'il n'a pas voulu manger le sel avec vous. Cela vous suffit-il pour vous persuader du danger que vous couriez ? »

Morgiane, dit Ali Baba, je t'ai donné la liberté et je t'ai promis que ma reconnaissance ne s'arrêterait pas là ; le temps est venu de tenir ma parole ; je te fais ma belle-fille. »

Et s'adressant à son fils : « Mon fils, ajouta Ali Baba, je vous crois assez bon fils pour ne pas trouver étrange que je vous donne Morgiane sans vous consulter. Cogia Houssain n'a recherché votre amitié que dans le but de mieux m'approcher pour m'ôter la vie. Soyez sûr qu'ensuite il vous aurait ôté la votre aussi. Vous devez donc, à Morgiane, comme moi le fait d'être en vie. »

Le fils ne trouva pas de déplaisir à l'idée d'épouser Morgiane, bien au contraire. Après cette discussion, on songea à enterrer le corps du chef des voleurs au fond du jardin auprès des trente-sept autres.

Peu de temps après, Ali Baba célébra les noces de son fils et de Morgiane par une grande fête et un repas somptueux accompagné de danses, de spectacles et des



divertissements accoutumés.

Depuis le mariage, Ali Baba, s'était abstenu de retourner à la grotte car il supposait que deux des voleurs étaient toujours en vie.

Mais, au bout d'un an, comme il n'avait plus rien vu d'inquiétant pour lui, la curiosité le prit d'y faire un voyage, en prenant toutes les précautions pour ne pas être repéré.

En arrivant près de la grotte, il ne vit rien qui puisse l'inquiéter ; il posa pied à terre, attacha son cheval et se présentant devant la porte, il prononça ces paroles : « Sésame, ouvre-toi. » et la porte s'ouvrit. il put voir que tout était resté tel que dans son souvenir et que sans doute, il était le seul au monde à connaître ce secret. Il avait emporté une valise ; il la remplit d'autant d'or que son cheval pouvait porter et revint à la ville.

Depuis ce temps-là, Ali Baba et son fils qu'il avait mis dans le secret vécurent dans une grande aisance ainsi que toute la famille.

FIN